

Il manque également dans la plupart des versions, la syriaque de Cureton, la Peschito et la traduction de Philoxène, dans la version gothique d'Ulphilas, dans la plus grande partie des manuscrits coptes, dans quelques manuscrits arméniens, dans les meilleurs manuscrits de la version Italique. Les Pères grecs qui ont commenté l'Évangile de saint Jean omettent ce passage dans leurs commentaires : Origène, Apollinaire, Théodore de Mopsueste, saint Cyrille d'Alexandrie, saint Jean Chrysostome, saint Basile, etc. Parmi les Pères latins, Tertulien et saint Cyprien ne le connaissent pas non plus. Enfin le style de ce morceau diffère du style de saint Jean; on y lit, par exemple, « tout le peuple, » au lieu de « la multitude ¹, » etc., et il ne se rattache que difficilement à ce qui précède et à ce qui suit.

On ne saurait méconnaître que tous ces arguments ont quelque poids; ils ne suffisent pas cependant pour rejeter l'authenticité de ce passage évangélique. Plusieurs manuscrits onciaux le contiennent ², entre autres le manuscrit D de Cambridge, qui n'est que du vi^e siècle, il est vrai, mais représente des exemplaires beaucoup plus anciens qu'on peut faire remonter au second siècle. On le retrouve aussi dans plus de trois cents manuscrits minuscules. Six évangélistes et d'autres manuscrits indiquent qu'on doit le lire dans les fêtes de sainte Pélagie, de sainte Théodora, de sainte Eudoxie et de sainte Marie Égyptienne. Quant aux versions, la

¹ Πᾶς ὁ λαός, au lieu de ὁ ἄγλος, Joa., VIII, 2; ἐνετέλατο, pour ἔγραψεν, γ. 5; ἀναμαρτήτος, pour ἀμαρτίαν οὐκ ἔχων, γ. 7, etc.

² Ceux qui sont désignés par les lettres D, F, G, H, K, U, Γ.

Vulgate latine, les traductions arabe, éthiopienne, slavone, anglo-saxonne, ont l'histoire de la femme adultère, de même que la plupart des manuscrits arméniens. Les Constitutions apostoliques la citent au III^e siècle ¹, ainsi que la Synopse de l'Écriture qui porte le nom de saint Athanase ², saint Pacien au IV^e siècle ³, saint Ambroise ⁴, saint Augustin ⁵ et beaucoup d'autres. Quant aux Pères grecs et aux écrivains qui n'en parlent point, Origène, Théodore de Mopsueste, saint Jean Chrysostome, il faut observer que le tome XVIII des commentaires de saint Jean par Origène, où aurait dû se trouver le passage controversé, est perdu. Nous ne possédons aussi que des fragments fort incomplets des explications exégétiques de Théodore de Mopsueste et d'Apollinaire. Saint Jean Chrysostome n'a pas expliqué le quatrième Évangile d'une manière suivie ⁶. Aucun Père grec ne rejette positivement ce morceau; Euthymius seul paraît incliné à le faire. Le silence de saint Basile, de Tertulien et de saint Cyprien ne prouve rien, puisqu'ils n'ont pas donné d'explication de saint Jean.

Quant aux arguments intrinsèques qu'on allègue contre ce récit, ils sont loin d'être concluants. On y lit sans doute quelques mots qu'on ne lit pas ailleurs dans le quatrième Évangile, mais il en est de même dans

¹ *Const. Apost.*, II, 24, *Patr. gr.*, t. I, col. 656-657.

² *Synopsis*, 50, t. XXVIII, col. 401.

³ S. Pacien, *Epist. ad Sympr.*, III, 20, t. XIII, col. 1077.

⁴ S. Ambroise, *Apolog. David II^a*, I, t. XIV, col. 887.

⁵ S. Augustin, *De conjug. adult.*, II, 7, t. XL, col. 474.

⁶ Ainsi il omet Joa., VII, 46-VIII, 21.

plusieurs autres chapitres¹; le style est en réalité celui de saint Jean, et il est faux, de plus, que l'épisode soit déplacé à l'endroit où il se trouve, comme le constate le rationaliste Hilgenfeld : « Cette narration ne peut être séparée du contexte, dit-il. Si on la supprime, on ne peut expliquer la parole de Jésus : *Je ne juge personne*², et l'on ne peut donner non plus la raison de sa présence au temple³. » Il n'y a d'ailleurs qu'une voix pour reconnaître le caractère historique du morceau.

M. Reuss, quoiqu'il retranche l'histoire de la femme adultère du texte courant de sa traduction de l'Évangile de saint Jean et ne le place qu'à la fin, comme une sorte d'appendice, sous le titre de « Fragment emprunté à la tradition évangélique orale et inséré communément dans l'Évangile selon saint Jean⁴, » dit néanmoins à son sujet :

Cette anecdote, considérée en elle-même, porte tous les caractères de l'authenticité historique. Ce n'est pas le seul exemple d'une question proposée à Jésus dans le but de lui arracher une réponse compromettante; et surtout la manière ingénieuse avec laquelle il évite le piège trahit une si profonde connaissance du cœur humain et formule en même temps un principe moral si élevé, qu'il est impossible de ne voir ici qu'une légende, qu'un conte apocryphe, comme il en a tant circulé sur son compte après la mort des Apôtres⁵.

¹ Ainsi Joa., IX, 21 : ἡλικίαν ἔχειν; IX, 28 : λουδορεῖν, etc. — Ἐπελόματι, qui est VIII, 5, est aussi XIV, 31; XV, 14, 17.

² Joa., VIII, 15.

³ Joa., VIII, 20. Hilgenfeld, *Einleitung in das Neue Testament*, p. 707-708.

⁴ Ed. Reuss, *La théologie johannique*, p. 342.

⁵ Ed. Reuss, *La théologie johannique*, p. 343.

M. Renan va encore plus loin que M. Reuss, quoiqu'il mêle, à son ordinaire, quelques doutes à l'hommage qu'il rend à la vérité :

Le récit de la femme adultère laisse place à de grands doutes critiques. Ce passage manque dans les meilleurs manuscrits; je crois cependant qu'il faisait partie du texte primitif. Les données topographiques des versets 1 et 2 ont de la justesse. Rien dans le morceau ne fait disparate avec le style du quatrième Évangile. Je pense que c'est sur un scrupule déplacé, venu à l'esprit de quelques faux rigoristes, sur la morale en apparence relâchée de l'épisode, qu'on aura coupé ces lignes qui pourtant, vu leur beauté, se seront sauvées en s'attachant à d'autres parties des textes évangéliques. En tout cas, si le trait de la femme adultère ne faisait pas partie d'abord du quatrième Évangile, il est sûrement de tradition évangélique. Luc le connaît, quoique dans un autre agencement¹. Papias² semble avoir lu une histoire analogue dans l'Évangile selon les Hébreux. Le mot : « Que celui d'entre vous qui est sans péché... » est si parfaitement dans le ton d'esprit de Jésus, il répond si bien à d'autres traits des synoptiques, qu'on est tout à fait autorisé à le considérer comme étant authentique dans la même mesure que les mots des synoptiques. On comprend, en tout cas, beaucoup mieux qu'un tel passage ait été retranché qu'ajouté³.

Le caractère de cet épisode suffit pour en expliquer

¹ « Luc, VII, 37 et suiv. » Saint Luc parle d'un fait différent.

² « Dans Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, III, 39, » t. XX, col. 300.

³ E. Renan, *Vie de Jésus*, 13^e édit., Appendice, § 19, p. 500-501.

le retranchement dans un certain nombre de manuscrits. Le moine saint Nicon dit expressément que les Arméniens l'avaient supprimé, sous le prétexte « qu'il était nuisible à beaucoup d'auditeurs ¹. »

¹ Migne, *Patr. gr.*, t. 1, col. 656-657.

ARTICLE III.

VÉRACITÉ DE L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN.

Les critiques rationalistes qui rejettent l'authenticité de l'Évangile de saint Jean ont pour but d'en nier la véracité. Pour montrer que l'auteur du quatrième Évangile n'a pas été témoin oculaire des faits qu'il raconte, et que par conséquent son témoignage est sans valeur; ils soutiennent qu'un pêcheur galiléen n'a pu écrire comme a écrit l'Évangéliste; ni Jésus ni Jean n'ont eu et n'ont pu avoir la doctrine qui leur est attribuée. « Il est difficile, dit Strauss, d'attribuer à l'Apôtre la connaissance de la spéculation alexandrine et plus particulièrement philonienne que possède l'Évangéliste. En l'an 62, il écrit l'Apocalypse qui ne rappelle ni l'Évangile ni la philosophie alexandrine. Qu'un vieillard chargé d'années ait eu ensuite la curiosité de s'enquérir d'idées si étrangères à son ancien horizon, et le don de les faire siennes et de les reproduire avec l'originalité, l'ensemble et le charme qui distinguent l'Évangile, cela n'a pas ombre de vraisemblance ¹. » L'auteur est donc un Juif d'Alexandrie ou du moins familiarisé avec les idées alexandrines; il a un degré de culture plus élevé que saint Paul lui-même; son grec est plus pur que celui

¹ D. Strauss, *Nouvelle Vie de Jésus*, trad. Nefftzer et Dollfus, t. 1, p. 98.

des Évangiles synoptiques; ses conceptions comme son langage diffèrent de celles de saint Matthieu, de saint Marc et de saint Luc. Les théories qu'il développe sur la Trinité et sur le Verbe présupposent, par leur précision et leur exposition, le travail de deux générations de penseurs¹. Cet enseignement n'est donc pas celui de Jésus, pas plus que celui de saint Jean; le quatrième Évangile ne nous offre pas un vrai portrait du Sauveur; ce n'est pas une biographie, ce n'est pas une histoire réelle, c'est une fiction de l'imagination chrétienne. « Pour l'Évangile de Jean, dit Strauss, en terminant, la conclusion de la critique moderne est de ne voir que de vaines apparences dans les notables additions dont il enrichit le fond de l'histoire évangélique : tout ce qu'il a d'historique serait puisé dans les anciens Évangiles; tout ce qu'il donne en plus serait fictif ou arbitrairement transformé. Ce jugement a toute chance de demeurer sans appel². »

Ceux qui font ces objections supposent sans la moindre preuve que saint Jean n'avait reçu aucune culture intellectuelle. Enfant, il avait pu déjà recevoir quelque instruction, car sa famille paraît avoir joui d'une certaine aisance. Puis, quand il devint disciple de Jésus, il était encore jeune et par conséquent susceptible d'être formé, et il était assurément là à bonne école. Plus tard, il habita l'Asie Mineure, qui était un centre intellectuel important, où il put se perfectionner dans la langue

¹ Cf. W. Grimm, dans Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyklopädie*, sect. II, t. XXII, p. 35.

² D. Strauss, *Nouvelle vie de Jésus*, t. I, p. 182.

grecque. Enfin, malgré tout ce qu'on peut dire, ce n'est pas sa doctrine qu'il expose, mais celle de son maître, de sorte que, même sans tenir compte de l'inspiration divine, on comprend qu'il ait écrit le quatrième Évangile, quoiqu'il eût été d'abord pêcheur de Galilée, parce qu'il fut le disciple de prédilection du divin Maître, qui lui révéla ses secrets et le prépara à devenir l'aigle des Évangélistes.

On insiste surtout sur la doctrine du Verbe et sur la christologie du quatrième Évangile pour en refuser la composition à saint Jean, mais c'est sans raison, car son enseignement est au fond celui de saint Paul dans ses Épîtres¹. La doctrine du *Logos* ne dérive nullement, comme on l'a prétendu, des théories de Platon et de Philon. « C'est aux écrits de l'Ancien Testament, dit M^{sr} Freppel, qu'il faut demander les vrais antécédents de cette grande page de métaphysique chrétienne², » qui forme le prologue du quatrième Évangile. Beaucoup de rationalistes le reconnaissent, et entre autres M. Reuss, qui s'exprime ainsi :

¹ Voir en particulier I Cor., VIII, 6; Colos., I, 15-16; Heb., I, 2-3. — « La doctrine de l'Épître aux Colossiens, dit M. Renan, a de grandes analogies avec celle du quatrième Évangile, Jésus étant présenté dans ladite Épître comme l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute créature, par lequel tout a été créé, qui était avant toute chose, et par lequel tout subsiste, dans lequel la plénitude de la Divinité habite corporellement. Col., I, 15 et suiv.; II, 9 et suiv. Je sais qu'on rejette l'authenticité de l'Épître aux Colossiens, mais pour des raisons tout à fait insuffisantes. » E. Renan, *Vie de Jésus*, 13^e édit., p. 480.

² M^{sr} Freppel, *Origène*, 2 in-8°, Paris, 1868, t. I, p. 259; voir p. 259-262, et Id., *Saint Justin*, leçons XVII et XVIII.

L'auteur choisit, pour désigner cette nature [divine de Jésus de Nazareth], un terme déjà usité avant lui dans les écoles : en grec *Logos*, en hébreu *Mémerá* [la Parole]... Il s'agit bien positivement de la parole considérée comme organe de la création, d'après le premier chapitre de la Genèse... Cette parole fut considérée... comme une puissance particulière intelligente, personnelle, comme une *hypostasé*... La poésie hébraïque avait présumé à cette conception métaphysique, en attribuant à la parole de Dieu, organe de sa volonté, des mouvements propres, pareils à ceux du serviteur qui accomplit les ordres de son maître¹. Dans la littérature palestinienne cependant et en tant qu'il s'agit des temps antérieurs au Christianisme, nous trouvons plus fréquemment une autre conception analogue, celle de la *Sagesse*, considérée comme une hypostase divine, première émanation² du sein de la divinité et devenue l'ouvrière et l'organisatrice de la création ultérieure³. Les termes de *Logos* et de *Mémerá* ont fini par remplacer celui de la Sagesse, le premier par l'influence du système philosophique du juif alexandrin Philon, contemporain de Jésus, le second par l'usage que l'on faisait en Orient des traductions ou paraphrases chaldaïques de l'Ancien Testament. Le *Logos* de Philon diffère cependant notablement de celui de notre Évangile, entre autres en ce qu'il dénote proprement, non la *parole*, mais l'intelligence divine, qu'il est plutôt une abs-

¹ « Par exemple, Ps. xxxiii (hébreu), 4, 6, 9; cxlviii, 15; cxix, 89, 105; Is., lv, 41, etc. »

² Cette expression, comme plusieurs autres dans ce passage, n'est pas exacte. Voir plus haut, p. 98.

³ « Prov., viii, 22 et suiv.; Job, xxviii; Sir. (Ecclesi.), i, 1 et suiv.; xxiv; comp. Bar., iii, 37 et suiv.; Sap., vi-ix, surtout chap. vii, 22 et suiv.; passage dont les formules ont passé en partie dans l'Épître aux Hébreux pour déterminer la nature du *Fils de Dieu*. »

traction qu'une personne distincte, et surtout qu'il n'est mis dans aucun rapport ni avec l'idée messianique en général, ni avec celle de l'Incarnation en particulier. Or, ces derniers éléments sont sans contredit les plus essentiels dans l'Évangile¹.

Quant à la connaissance qu'a du grec l'auteur du quatrième Évangile, elle s'explique sans peine par son long séjour en Asie Mineure. A force de parler cette langue, il avait fini par se la rendre familière. Il ne la possédait pas cependant au point de faire oublier son origine étrangère; saint Luc l'écrivait mieux que lui²; on reconnaît toujours le Juif sous son vêtement d'emprunt: sa syntaxe est sémitique; il ne sait pas faire les périodes comme saint Paul, qui avait reçu dans sa patrie, à Tarse, une éducation hellénique; ses constructions sont celles de l'hébreu³, son style garde une couleur orientale bien caractérisée; il n'a pas dépouillé complètement à cet égard le vieil homme et l'indigène de la Palestine perce toujours sous l'écrivain hellénisant. La langue du dernier de nos Évangiles est donc bien telle qu'a dû l'écrire saint Jean.

L'objection principale qu'on s'efforce de faire valoir contre la véracité de saint Jean repose sur la différence essentielle qu'on prétend découvrir entre le portrait de

¹ Ed. Reuss, *La théologie johannique*, 1879, p. 109-110.

² S. Davidson, *Introduction to the Study of the New Testament*, 2^e édit., 1882, t. II, p. 432.

³ Les phrases de saint Jean sont simplement juxtaposées comme en hébreu, et ordinairement liées entre elles par les particules *וְ*, *וְ* et *דֵּ*.

Jésus-Christ tracé par les synoptiques et celui que nous en donne le quatrième Évangile. Bretschneider, Strauss et les autres adversaires de saint Jean ont beaucoup insisté là-dessus. M. Renan, résumant leur argumentation, écrit :

D'une part, cet Évangile nous présente un canevas de la vie de Jésus qui diffère considérablement de celui des synoptiques. De l'autre, il met dans la bouche de Jésus des discours dont le ton, le style, les allures, les doctrines n'ont rien de commun avec les *Logia* rapportés par les synoptiques. Sous ce second rapport, la différence est telle qu'il faut faire son choix d'une manière tranchée. Si Jésus parlait comme le veut Matthieu, il n'a pu parler comme le veut Jean. Entre les deux autorités, aucun critique n'a hésité ni n'hésitera... Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait dans les discours de Jean d'admirables éclairs, des traits qui viennent vraiment de Jésus. Mais le ton mystique de ces discours ne répond en rien au caractère de l'éloquence de Jésus telle qu'on se la figure d'après les synoptiques. Un nouvel esprit a soufflé, la gnose est déjà commencée; l'ère galiléenne du royaume de Dieu est finie; l'espérance de la prochaine venue du Messie s'éloigne; on entre dans les aridités de la métaphysique, dans les ténèbres du dogme abstrait. L'esprit de Jésus n'est pas là, et si le fils de Zébédée avait vraiment tracé ces pages, il faudrait supposer qu'il avait bien oublié en les écrivant le lac de Génésareth et les charmants entretiens qu'il avait entendus sur ses bords¹.

Pour répondre à ces objections, il faut remarquer en premier lieu que les différences qu'on prétend découvrir

¹ E. Renan, *Vie de Jésus*, 13^e édit., p. LIX-LX.

entre le dernier Évangéliste et les trois premiers seraient-elles aussi graves qu'on le prétend, les rationalistes n'auraient pas pour cela le droit de conclure que saint Jean n'est pas l'auteur du quatrième Évangile, comme l'a justement observé M. Reuss :

Est-il bien nécessaire, quand il s'agit d'auteurs différents, de conclure de la diversité des idées, des nuances même dans la conception d'une théorie, à une absolue priorité de l'une? Est-il donc impossible qu'à une même époque et surtout dans des milieux différents, il se produise des conceptions différentes aussi, les unes plus avancées, plus élevées, plus nouvelles que les autres? N'y a-t-il jamais eu des hommes qui ont devancé leurs contemporains, et après lesquels des théories ou des croyances plus arriérées ou du moins plus anciennes et plus populaires ont persisté et se sont encore affirmées dans la littérature?... La théologie du quatrième Évangile ne suffira donc pas à elle seule à déterminer l'époque de sa composition¹.

Nous n'admettons pas qu'il y ait contradiction entre le quatrième Évangile et les synoptiques : entre ceux-ci et celui-là, il existe des divergences; il n'existe aucune opposition. Nous aurons à examiner bientôt les divergences des Évangélistes, dont nous sommes loin de contester la réalité. Il nous suffira donc d'expliquer ici en quelques mots les nuances qui distinguent saint Jean des autres Évangélistes. La critique rationaliste exagère les différences, et voit partout des antilogies afin d'établir plus facilement sa thèse, mais c'est aux dépens de la

¹ Ed. Reuss, *La théologie johannique*, p. 80-81.

vérité. Le portrait du Sauveur tracé par ses quatre historiens est le même dans le fond, seulement le dernier d'entre eux complète l'œuvre de ses devanciers. Ceux-ci avaient peint surtout le côté extérieur, national et populaire de Jésus, d'après l'impression qu'il produisait sur la foule; le disciple bien-aimé, au contraire, doué d'un esprit plus pénétrant et plus porté à la contemplation, formé d'ailleurs par le Sauveur lui-même, s'est attaché de préférence à nous montrer l'âme de son maître dans ce qu'elle avait de plus intime; de là la hauteur de ses vues et l'élévation de son enseignement. Qui ne sait que le même professeur produit sur les élèves rassemblés autour de lui des résultats fort différents? Chacun prend de ses leçons ce qu'il est capable d'en recueillir. Quoique l'enseignement soit unique, la récolte est très diverse, parce que les facultés des auditeurs sont diverses aussi. Certains aperçus glissent sur certaines âmes sans y laisser aucune trace, tandis qu'ils produisent une impression profonde sur d'autres esprits autrement doués ou constitués. Il n'est pas un seul professeur qui n'ait fait souvent cette expérience et qui n'ait rencontré des intelligences réfractaires à des parties de son enseignement que d'autres saisissaient avec autant d'avidité que de profit. C'est ainsi que saint Jean s'est assimilé, pour ainsi dire, dans la doctrine du divin Maître, ce qu'elle avait de plus métaphysique et de plus transcendant¹, tandis que les autres Évangélistes nous ont

¹ Les Pères avaient fort bien remarqué que c'était parce que les trois synoptiques n'avaient pas écrit « l'Évangile spirituel » que saint Jean composa le sien. Τὸν μὲντοι Ἰωάννην ἔσχαστον συνιδόντα ἔτι τὰ

conservé ce qui était à la portée de tous et ce qui frappait le plus le commun des hommes, comme par exemple, les paraboles¹, qui sont absentes de saint Jean et qui occupent une si belle place dans les trois synoptiques. Il ne faut pas d'ailleurs oublier que l'une des fins du dernier des Évangélistes ayant été de compléter ceux qui avaient écrit avant lui, il n'avait pas à répéter ce qu'ils avaient déjà raconté. Enfin, il est impossible, malgré les différences, de ne pas reconnaître dans les discours de Jésus rapportés par saint Jean et dans lesquels on signale surtout ce qu'on appelle son antagonisme avec les synoptiques, il est impossible de ne pas reconnaître le même esprit, le même fonds d'enseignement et de doctrine². Nous n'avons donc aucun motif de suspecter la véracité du dernier de nos Évangiles. La tradition nous apprend qu'il a été écrit par un témoin oculaire, dont le témoignage est véritable, ainsi que l'affirme le dernier chapitre; nous devons l'accepter comme tel.

σωματικά, ἐν ταῖς εὐαγγελίαις δεδήλωται, προτραπέντα ὑπὸ τῶν γνηρίμων, πνεύματι θεωρηθέντα, πνευματικὸν ποιῆσαι εὐαγγέλιον. Clément d'Alexandrie, *Hypotypos.*, dans Eusèbe, *H. E.*, VI, 14, t. XX, col. 552.

¹ Cf. Matthieu, XIII, 13.

² Cf. Matth., XI, 21 et suiv.; XVIII, 20; XXVIII, 20; Luc, XXIV, 49, etc. Voir W. Grimm, dans Ersch et Gruber, *Allgemeine Encyclopädie*, sect. II, t. XXII, p. 49-50.